

Gabriel
García Márquez

Cent ans de solitude

R O M A N

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR CLAUDE ET CARMEN DURAND



Seuil

Gabriel García Márquez est né en 1928 à Aracataca, village de Colombie, le Macondo dont parle une grande partie de son œuvre. Formé au journalisme qu'il a toujours exercé avec passion, son œuvre romanesque et ses nouvelles ont fait de la Colombie caribéenne un mythe littéraire universel. Plusieurs de ses romans ont été adaptés au cinéma, dont *L'Amour au temps du choléra*. Il a reçu le prix Nobel de littérature en 1982. Il est décédé en avril 2014.

Gabriel García Márquez

PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE

CENT ANS
DE SOLITUDE

R O M A N

*Traduit de l'espagnol (Colombie)
par Claude et Carmen Durand*

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL
Cien años de soledad

ÉDITEUR ORIGINAL
Editorial Sudamérica – Buenos Aires

ISBN original : 950-07-0029-8

© Gabriel García Márquez, 1967,
and Heirs of Gabriel García Márquez

ISBN 978-2-02-151244-1

© Éditions du Seuil, 1968 pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Carmen et Álvaro Mutis

Bien des années plus tard, face au peloton d'exécution, le colonel Aureliano Buendia devait se rappeler ce lointain après-midi au cours duquel son père l'emmena faire connaissance avec la glace. Macondo était alors un village d'une vingtaine de maisons en glaise et en roseaux, construites au bord d'une rivière dont les eaux diaphanes roulaient sur un lit de pierres polies, blanches, énormes comme des œufs préhistoriques. Le monde était si récent que beaucoup de choses n'avaient pas encore de nom et pour les mentionner, il fallait les montrer du doigt. Tous les ans, au mois de mars, une famille de gitans déguenillés plantait sa tente près du village et, dans un grand tintamarre de fifres et de tambourins, faisait part des nouvelles inventions. Ils commencèrent par apporter l'aimant. Un gros gitan à la barbe broussailleuse et aux mains de moineau, qui répondait au nom de Melquiades, fit en public une truculente démonstration de ce que lui-même appelait la huitième merveille des savants alchimistes de Macédoine. Il passa de maison en maison, traînant après lui deux lingots de métal, et tout le monde fut saisi de terreur à voir les chaudrons, les poêles, les tenailles et les chaufferettes tomber tout seuls de la place où ils étaient, le bois craquer à cause des clous et des vis qui essayaient désespérément de s'en arracher, et même les objets perdus depuis longtemps apparaissaient là où on les avait le plus cherchés, et se traînaient en débandade turbulente derrière les fers

magiques de Melquiades. « Les choses ont une vie bien à elles, clamait le gitan avec un accent guttural ; il faut réveiller leur âme, toute la question est là. » José Arcadio Buendia, dont l'imagination audacieuse allait toujours plus loin que le génie même de la Nature, quand ce n'était pas plus loin que les miracles et la magie, pensa qu'il était possible de se servir de cette invention inutile pour extraire l'or des entrailles de la terre. Melquiades, qui était un homme honnête, le mit en garde : « Ça ne sert pas à ça. » Mais José Arcadio Buendia, en ce temps-là, ne croyait pas à l'honnêteté des gitans, et il troqua son mulet et un troupeau de chèvres contre les deux lingots aimantés. Ursula Iguaran, sa femme, qui comptait sur ces animaux pour agrandir le patrimoine domestique en régression, ne parvint pas à l'en dissuader. « Très vite on aura plus d'or qu'il n'en faut pour paver toute la maison », rétorqua son mari. Pendant plusieurs mois, il s'obstina à vouloir démontrer le bien-fondé de ses prévisions. Il fouilla la région pied à pied, sous oublier le fond de la rivière, traînant les deux lingots de fer et récitant à haute voix les formules qu'avait employées Melquiades. La seule chose qu'il réussit à déterrer, ce fut une armure du xv^e siècle dont tous les éléments étaient soudés par une carapace de rouille et qui sonnait le creux comme une énorme calebasse pleine de cailloux. Quand José Arcadio Buendia et les quatre hommes de son expédition parvinrent à désarticuler l'armure, ils trouvèrent à l'intérieur un squelette calcifié qui portait à son cou un médaillon en cuivre contenant une mèche de cheveux de femme.

En mars revinrent les gitans. Cette fois, ils apportaient une lunette d'approche et une loupe de la dimension d'un tambour, qu'ils exhibèrent comme la dernière découverte des Juifs d'Amsterdam. Ils firent asseoir une gitane à un bout du village et installèrent la longue-vue à l'entrée de la tente. Moyennant paiement de cinq réaux, les gens se plaçaient devant la lunette et pouvaient voir la gitane comme à portée de la main. « La science a

supprimé les distances, proclamait Melquiades. D'ici peu, l'homme pourra voir ce qui se passe en n'importe quel endroit de la terre, sans même bouger de chez lui.» À midi, par une journée torride, ils se livrèrent à une surprenante démonstration à l'aide de l'énorme loupe : ils disposèrent un tas d'herbes sèches au milieu de la rue et l'embrasèrent grâce à la concentration des rayons solaires. José Arcadio Buendia, qui n'était pas encore parvenu à se remettre de ses déboires avec les aimants, conçut l'idée d'utiliser cette invention comme arme de guerre. Melquiades, à nouveau, tenta de le dissuader. Mais il finit par accepter d'échanger la loupe contre les deux lingots aimantés et trois pièces de monnaie coloniale. Ursula pleura de consternation. Cet argent faisait partie d'un coffre de pièces d'or que son père avait accumulées tout au long d'une vie de privations et qu'elle avait enterrées sous son lit en attendant une bonne occasion de les investir. José Arcadio Buendia n'essaya même pas de la consoler, entièrement absorbé par ses expériences tactiques, avec l'abnégation d'un chercheur et jusqu'au péril de sa propre vie. En voulant démontrer les effets de la loupe sur les troupes ennemies, il s'exposa lui-même à la concentration des rayons solaires et fut atteint de brûlures qui se transformèrent en ulcères et furent longues à guérir. Devant les récriminations de sa femme, alarmée par une si dangereuse inventivité, il faillit mettre le feu à la maison. Il passait de longues heures dans sa chambre à effectuer des calculs sur les possibilités stratégiques de cette arme révolutionnaire, tant et si bien qu'il finit par composer un traité d'une étourdissante clarté didactique et d'un pouvoir de conviction irrésistible. Il l'envoya aux autorités, accompagné de nombreux comptes rendus d'expériences et de plusieurs planches de croquis explicatifs, par l'intermédiaire d'un messenger qui franchit la sierra, s'égara dans de gigantesques marécages, remonta des cours d'eau tumultueux et faillit périr sous la patte des bêtes féroces, succomber au désespoir, mourir de la peste, avant de

pouvoir faire route avec les mules du courrier. Bien que le voyage jusqu'à la capitale fût en ce temps-là presque impossible, José Arcadio Buendia se promettait de l'entreprendre dès que le gouvernement lui aurait fait signe, afin de se livrer à des démonstrations pratiques de son invention devant les responsables militaires et de les initier en personne aux méthodes complexes de la guerre solaire. Il attendit plusieurs années la réponse. Enfin, lassé d'attendre, il se plaignit à Melquiades de l'échec de son entreprise et le gitan, en l'occurrence, donna une preuve éclatante de son honnêteté : il lui restitua les doublons en échange de la loupe, et lui laissa en outre quelques cartes portugaises et plusieurs instruments de navigation. Il écrivit de sa propre main un condensé très serré des études du moine Hermann, afin qu'il pût se servir de l'astrolabe, de la boussole et du sextant. José Arcadio Buendia passa les longs mois de la saison des pluies cloîtré dans un cabinet qu'il aménagea au fin fond de la maison afin que personne ne vînt le déranger dans ses expériences. Ayant complètement délaissé les obligations domestiques, il passa des nuits entières dans la cour à surveiller le cheminement des astres, et il manqua d'attraper une insolation en voulant établir une méthode exacte pour repérer quand il était midi. Quand il se fut rompu à l'usage et au maniement de ses instruments, il acquit une certaine connaissance de l'espace qui lui permit de naviguer sur des mers inconnues, d'explorer des territoires vierges, de rencontrer des créatures extraordinaires, sans même avoir besoin de quitter son cabinet de travail. Ce fut vers cette époque qu'il prit l'habitude de parler tout seul, arpentant la maison sans prêter attention à personne, tandis qu'Ursula et les enfants courbaient l'échine, dans le potager, à faire pousser les bananes et la malanga, le manioc et l'igname, la citrouille et l'aubergine. Subitement, sans que rien ne l'eût laissé prévoir, son activité fébrile s'arrêta net et fit place à une manière de fascination. Pendant quelques jours, il fut comme possédé, se répétant à lui-même et à voix basse

un chapelet de présomptions épouvantables, sans vouloir prêter foi à ce que lui dictait son propre entendement. Enfin, un mardi de décembre, à l'heure du déjeuner, il se libéra d'un coup de tout le poids de ses tourments. Les enfants devaient se rappeler toute leur vie avec quelle auguste solennité leur père prit place au haut bout de la table, tremblant de fièvre, ravagé par ses veilles prolongées et son imagination exacerbée, et leur révéla sa découverte :

– La terre est ronde comme une orange.

Ursula perdit patience « Si tu dois devenir fou deviens-le tout seul, s'écria-t-elle. Mais n'essaie pas de mettre dans la tête des enfants tes idées de gitan ! » José Arcadio Buendía, impassible, ne se laissa pas démonter par la colère de sa femme qui, dans un accès de rage, brisa son astrolabe contre le sol. Il en construisit un autre, réunit dans son cabinet les hommes du village et leur démontra, s'appuyant sur des théories auxquelles nul ne comprenait rien, comment il était possible de revenir à son point de départ en naviguant sans cesse en direction de l'est. Tout le village était convaincu que José Arcadio Buendía avait perdu la raison, quand survint Melquiades pour mettre les choses au point. Il exalta publiquement l'intelligence de cet homme qui, par pure spéculation astronomique, avait échafaudé une théorie déjà vérifiée en pratique, bien qu'ignorée encore à Macondo, et en témoignage d'admiration, lui fit un présent qui devait avoir des répercussions décisives sur l'avenir du village : un laboratoire d'alchimie.

Entre-temps, Melquiades avait vieilli avec une rapidité surprenante. Lors de ses premiers voyages, on lui eût donné le même âge que José Arcadio Buendía. Mais alors que ce dernier conservait cette énergie peu commune qui lui permettait de renverser un cheval rien qu'en le saisissant par les oreilles, le gitan paraissait miné par quelque mal tenace. C'étaient en fait les suites d'étranges et multiples maladies contractées au cours de ses innombrables périple autour du monde. Comme il le raconta lui-même

à José Arcadio Buendia tout en l'aidant à installer son laboratoire, la mort le suivait partout, flairant ses basques, mais sans se décider à lui mettre enfin le grappin dessus. Il avait échappé à tout ce que l'humanité avait subi de catastrophes et de fléaux. Il survécut à la pellagre en Perse, au scorbut dans l'archipel de la Sonde, à la lèpre en Alexandrie, au bériberi au Japon, à la peste bubonique à Madagascar, au tremblement de terre de Sicile et au naufrage d'une fourmilière humaine dans le détroit de Magellan. Cet être prodigieux, qui disait détenir les clefs de Nostradamus, était un personnage lugubre, tout enveloppé de tristesse, avec un regard asiatique qui paraissait deviner la face cachée de toute chose. Il portait un grand chapeau noir pareil aux ailes déployées d'un corbeau, et un gilet de velours tout patiné par le vert-de-gris des siècles. Mais malgré son immense savoir et le mystère qui l'entourait, il supportait le poids de l'humaine et terrestre condition qui le faisait s'empêtrer dans les minuscules problèmes de la vie quotidienne. Il se plaignait d'infirmités de vieillard, souffrait des moindres revers de fortune et avait cessé de rire depuis longtemps déjà, le scorbut lui ayant arraché toutes les dents. José Arcadio Buendia eut la certitude que ce jour où, à l'heure suffocante de midi, il lui dévoila ses secrets, devait marquer le début d'une très grande amitié. Ses récits fantastiques lui valurent l'admiration béate des enfants. Aureliano, qui n'avait pas cinq ans à l'époque, devait se rappeler toute sa vie comme il l'aperçut cet après-midi-là, assis le dos tourné au miroitement métallique de la fenêtre, donnant accès, de sa profonde voix d'orgue, aux plus obscures contrées de l'imagination, tandis que ruisselaient sur ses tempes, à cause de la chaleur, des gouttes de graisse fondue. José Arcadio, son frère aîné, devait transmettre cette vision merveilleuse, comme un souvenir héréditaire, à toute sa descendance. Ursula, au contraire, conserva un bien mauvais souvenir de cette visite, car elle pénétra dans la chambre au moment même où, par mégarde, Melquiades brisa un flacon de bichlorure de mercure :

– C’est l’odeur du démon, fit-elle.

– En aucune façon, corrigea Melquiades. Il est prouvé que le démon a des propriétés sulfuriques, quand ceci n’est rien d’autre qu’un peu de sublimé.

Sur le même ton professoral, il se lança dans un savant exposé des vertus diaboliques du cinabre, mais Ursula passa outre et emmena les enfants prier. Cette odeur âcre devait rester à jamais dans sa mémoire, inséparable du souvenir de Melquiades.

L’embryon de laboratoire comprenait – outre une grande profusion de récipients, entonnoirs, cornues, filtres et passoires – un athanor plutôt sommaire, une éprouvette en cristal au long col étroit, à l’image de *l’œuf philosophique*, et un distillateur fabriqué par les gitans eux-mêmes d’après les descriptions modernes de l’alambic à trois branches de Marie la juive. En sus de tout cela, Melquiades laissa des échantillons des sept métaux correspondant aux sept planètes, les formules de Moïse et Zosime pour la multiplication de l’or, et une série de notes et de croquis relatifs aux propriétés du *Grand Magistère*, qui permettaient à qui saurait les interpréter de se lancer dans la fabrication de la pierre philosophale. Séduit par la simplicité des formules de multiplication de l’or, José Arcadio Buendia fit du charme à Ursula pendant plusieurs semaines afin qu’elle le laissât déterrer ses pièces coloniales et les multiplier autant de fois qu’il était possible de diviser le mercure. Comme toujours, devant l’entêtement inébranlable de son mari, Ursula céda. José Arcadio Buendia jeta alors trente doublons dans une casserole et les fit fondre avec de la limaille de cuivre, de l’orpiment, du soufre et du plomb. Il mit le tout à bouillir à feu vif dans un chaudron rempli d’huile de ricin jusqu’à ce qu’il obtînt un épais sirop dégageant une odeur pestilentielle et faisant davantage penser au caramel vulgaire qu’à l’or magnifique. Par suite de distillations plutôt hasardeuses et finalement désastreuses, fondu avec les sept métaux planétaires, travaillé avec le mercure hermétique et le vitriol

de Chypre et cuit à nouveau dans de la graisse de porc à défaut d'huile de raifort, le précieux héritage d'Ursula fut réduit à quelques graillons carbonisés qu'on ne parvint pas à détacher du fond du chaudron.

Quand revinrent les gitans, Ursula avait dressé contre eux toute la population. Mais la curiosité fut plus forte que la peur et cette fois les gitans traversèrent le village en faisant un vacarme assourdissant sur toutes sortes d'instruments de musique, cependant que le crieur public annonçait l'exhibition de la plus formidable découverte des gens de Naziance. De sorte que tout le monde s'achemina vers la tente et, en échange d'un centavo, put voir un Melquiades tout à fait rajeuni, remis d'aplomb, sans une ride, pourvu d'une denture toute neuve, éclatante. Ceux qui se rappelaient ses gencives rongées par le scorbut, ses joues flasques, ses lèvres flétries, frémirent à cette preuve évidente des pouvoirs surnaturels du gitan. L'effarement fit place à la panique quand Melquiades enleva ses dents, pourtant intactes et bien chaussées dans ses gencives, puis les montra rapidement au public – le temps d'un éclair pendant lequel il redevint l'homme décrépi des années passées – pour se les remettre et sourire à nouveau, avec toute l'assurance de sa jeunesse retrouvée. José Arcadio Buendía lui-même jugea que la science de Melquiades, cette fois, avait passé les limites extrêmes de ce qui était permis, mais il se trouva tout réconforté et ravi quand le gitan, dès qu'ils furent seuls, lui eut expliqué le mécanisme de sa fausse denture. Cela lui parut à la fois si simple et si prodigieux que, du jour au lendemain, il se désintéressa complètement des recherches de l'alchimie. Il traversa une nouvelle crise de dépression, perdit l'appétit et passa ses journées à aller et venir dans la maison. « Il se produit dans le monde des choses extraordinaires, disait-il à Ursula. Pas plus loin que l'autre côté de la rivière, on trouve toutes sortes d'appareils magiques tandis que nous autres continuons à vivre comme les ânes. » Ceux qui le connaissaient depuis l'époque de la fondation

de Macondo étaient étonnés du changement qui s'était opéré en lui sous l'influence de Melquiades.

Au début, José Arcadio Buendia était une sorte de jeune patriarche qui donnait des directives pour les semailles, des conseils pour élever les enfants et les animaux, et collaborait avec chacun, jusque dans les travaux manuels, pour la bonne marche de la communauté. Comme, depuis le premier jour, sa maison était la plus belle du village, on fit les autres à son image. Elle avait une salle commune spacieuse et bien éclairée, une salle à manger en terrasse avec des fleurs de couleurs gaies, deux chambres, un patio où croissait un châtaignier géant, un jardin bien cultivé et un enclos où cohabitaient paisiblement les chèvres, les porcs et les poules. Les seuls animaux interdits, non seulement à la maison mais dans tout le village, étaient les coqs de combat.

Dans son domaine, Ursula abattait autant de besogne que son mari dans le sien. Active, méticuleuse, en tout sérieuse, cette femme aux nerfs solides que personne, à aucun moment de sa vie, ne put entendre fredonner un air, semblait partout présente, du petit matin jusqu'à une heure avancée de la nuit, toujours accompagnée du doux bruissement de ses jupes garnies de volants. Par ses soins, le sol de terre battue, les murs de boue séchée qu'on n'avait pas blanchis à la chaux, les meubles rustiques qu'ils avaient fabriqués eux-mêmes, demeuraient toujours propres et les vieux coffres où l'on gardait le linge dégageaient une bonne odeur de basilic.

Jamais on ne trouverait au village homme plus entreprenant que José Arcadio Buendia : il avait réglé la disposition des maisons de telle manière que de n'importe laquelle, on eût accès à la rivière et pût se ravitailler en eau sans avoir à fournir plus d'efforts que le voisin, et il traça les rues avec tant de soin et de bon sens qu'aucune maison ne recevait plus de soleil qu'une autre aux heures de grosse chaleur. En quelques années, Macondo devint le mieux administré, le plus laborieux de tous les villages au-dessus de trois cents habitants connus jusqu'alors. En

vérité, c'était un village heureux : nul n'avait plus de trente ans, personne n'y était jamais mort.

Depuis l'époque de sa fondation, José Arcadio Buendía avait construit des pièges et des cages et en peu de temps il remplit de troupiales, de canaris, de mésanges bleues et de rouges-gorges non seulement sa propre maison, mais toutes celles du village. Le concert de tant d'oiseaux divers s'avéra si étourdissant qu'Ursula se boucha les oreilles avec de la cire d'abeille pour ne pas perdre le sens des réalités. La première fois que la tribu de Melquiades s'en vint à Macondo, pour vendre des boules de verre contre la migraine, tout le monde s'étonna qu'ils eussent trouvé le chemin du village, perdu dans la léthargie du marigot, mais les gitans avouèrent qu'ils s'étaient orientés grâce au chant des oiseaux.

Ce bel esprit d'initiative sociale disparut en un rien de temps, balayé par la fièvre des aimants, les calculs astronomiques, les rêves de transmutation et l'ardent désir de connaître les merveilles du monde. D'entreprenant et propre qu'il était, José Arcadio Buendía eut bientôt l'air d'un vagabond, négligé dans sa façon de se vêtir, avec une barbe hirsute qu'Ursula réussissait à grand-peine à tailler avec un couteau de cuisine. Il se trouva toujours quelqu'un pour le considérer comme la malheureuse victime d'un étrange sortilège. Pourtant, même ceux qui étaient les plus convaincus de sa folie quittèrent travail et famille pour le suivre lorsque, jetant sur son épaule ses outils de défricheur, il demanda à chacun de lui prêter main-forte afin d'ouvrir un sentier qui mettrait Macondo en communication avec les grandes inventions.

José Arcadio Buendía ignorait totalement la géographie de la région. Il savait que, vers l'est, se trouvait une chaîne de montagnes infranchissables et, de l'autre côté de cette montagne, l'antique cité de Riohacha où, à une époque reculée – comme lui avait raconté le premier Aureliano Buendía son aïeul –, sir Francis Drake s'amusa à chasser à coups de canon les caïmans qu'il faisait rafistoler et empailler pour les rapporter à la reine Isabelle.

Dans sa jeunesse, lui et ses hommes, accompagnés des femmes, des enfants et des bêtes, avec toutes sortes d'ustensiles et d'effets, traversèrent la sierra à la recherche d'un débouché sur la mer mais, au bout de vingt-six mois, ils renoncèrent à leur entreprise et fondèrent le village de Macondo pour éviter de revenir sur leurs pas. Aussi cette route ne l'intéressait-elle pas, car elle ne pouvait que le ramener sur les traces du passé. Au sud s'étendait une zone de bourbiers recouverts d'une couche de végétation inexorable, puis le vaste univers du grand marigot qui, de l'aveu des gitans, ne connaissait pas de limites. Le grand marigot se prolongeait vers l'ouest par une étendue d'eau sans horizons, où vivaient des cétaqués à la peau délicate, avec une tête et un tronc de femme, qui égaraient les navigateurs par l'attrait maléfique de leurs énormes mamelles. Les gitans voguaient pendant six mois sur cette étendue d'eau avant d'atteindre la ceinture de terre ferme par où passaient les mules du courrier. Si l'on suivait les calculs de José Arcadio Buendía, la seule possibilité de contact avec la civilisation, c'était la voie du Nord. Aussi pourvut-il en outils de défrichage et en armes de chasse les mêmes hommes qui l'avaient accompagné au moment de la fondation de Macondo ; il mit dans sa musette ses instruments de navigation et ses cartes, et se lança dans cette folle aventure.

Les premiers jours, ils ne rencontrèrent aucun obstacle majeur. Ils empruntèrent le rivage caillouteux pour descendre jusqu'à l'endroit où, des années auparavant, ils avaient découvert l'armure du guerrier, et de là s'engouffrèrent dans les bois par un sentier d'orangers sauvages. Au bout de la première semaine, ils tuèrent et firent rôtir un cerf mais se contentèrent d'en manger la moitié et salèrent le reste pour les jours à venir. Cette précaution leur permettrait de retarder le moment où il leur faudrait recommencer à manger du perroquet dont la chair bleue avait une âpre saveur de musc. Par la suite, pendant plus de dix jours, ils ne revirent plus le soleil. Le sol devint mou et humide, semblable à une couche de cendres volca-

niques, et la végétation multiplia ses pièges, les cris d'oiseaux et le tapage des singes se firent de plus en plus lointains, et le monde devint triste à jamais. Les hommes de l'expédition se sentirent accablés par leurs propres souvenirs qui paraissaient encore plus anciens dans ce paradis humide et silencieux, d'avant le péché originel, où leurs bottes s'enfonçaient dans des mares d'huiles fumantes et où ils s'acharnaient à coups de machette sur des lys sanglants et des salamandres dorées. Pendant une semaine, presque sans échanger une parole, ils progressèrent en somnambules dans un monde de désolation, à peine éclairés par la faible réverbération d'insectes phosphorescents, et les poumons oppressés par une suffocante odeur de sang. Ils ne pouvaient revenir en arrière car le chemin qu'ils ouvraient se refermait aussitôt sur leurs pas, étouffé par une végétation nouvelle qu'ils voyaient presque pousser sous leurs yeux. « N'importe, disait José Arcadio Buendía. L'essentiel est de ne jamais perdre le sens de l'orientation. » Se fiant toujours à la boussole, il continua à guider ses hommes en direction du nord invisible, jusqu'à ce qu'ils réussissent à sortir de cette contrée enchantée. Ce fut par une nuit épaisse, sans étoiles, mais les ténèbres étaient imprégnées d'un air pur, nouveau. Épuisés par leur longue marche, ils suspendirent leurs hamacs et dormirent à poings fermés pour la première fois depuis deux semaines. Quand ils se réveillèrent, le soleil était déjà haut ; ils restèrent stupéfaits, fascinés. Devant eux, au beau milieu des fougères et des palmiers, tout blanc de poussière dans la silencieuse lumière du matin, se dressait un énorme galion espagnol. Il penchait légèrement sur tribord et de sa mâture intacte pendaient les vestiges crasseux de sa voilure, entre les agrès fleuris d'orchidées. La coque, recouverte d'une carapace uniforme de rémoras fossiles et de mousse tendre, était solidement encastrée dans le sol rocheux. L'ensemble paraissait s'inscrire dans un cercle coupé du reste du monde, un espace fait de solitude et d'oubli, protégé des altérations du temps comme des us et coutumes des oiseaux. À l'intérieur, que

les membres de l'expédition explorèrent avec ferveur et recueillement, il n'y avait rien d'autre qu'un épais buisson de fleurs.

La découverte du galion, indice que la mer était proche, brisa net l'élan de José Arcadio Buendia. Il considérait comme une farce de son destin capricieux d'avoir cherché la mer sans jamais la trouver, au prix de sacrifices et de peines sans nombre, et de l'avoir trouvée sans même la chercher, en travers de son chemin comme un obstacle insurmontable. Bien des années plus tard, le colonel Aureliano Buendia traversa à son tour la région, alors régulièrement parcourue par le courrier, et il ne trouva d'autre trace du vaisseau que ses côtes carbonisées au milieu d'un champ de coquelicots. Convaincu désormais que cette histoire n'était pas un produit de l'imagination de son père, il se demanda comment le galion avait bien pu s'enfoncer à ce point dans les terres. Cette question ne préoccupa guère José Arcadio Buendia lorsqu'il rencontra la mer au bout de quatre nouveaux jours de marche, à quelque douze kilomètres de distance du galion. Ses rêves tournaient court devant cette mer couleur de cendre, écumante et sale, qui ne méritait pas les risques et les sacrifices que son aventure avait comportés.

– *Carajo!* jura-t-il. Macondo est entouré d'eau de toutes parts !

Longtemps prévalut cette idée que Macondo était situé sur une presqu'île, d'après la carte tout à fait arbitraire que dessina José Arcadio Buendia au retour de son expédition. Il en traça les lignes avec fureur, exagérant en toute mauvaise foi les difficultés des communications, comme pour se punir lui-même d'avoir choisi avec un total manque de bon sens l'emplacement du village. « Jamais nous ne pourrons nous rendre nulle part, se lamentait-il auprès d'Ursula. À nous de pourrir sur pied ici, sans recevoir aucun des bienfaits de la science. » Cette conviction, remâchée pendant des mois dans le cabinet qui servait de laboratoire, l'amena à concevoir le projet de transplanter

Macondo en un lieu plus propice. Mais, cette fois, Ursula devança ses fébriles desseins. Implacable et secrète dans son travail de fourmi, elle dressa toutes les femmes du village contre les vellétés de leurs maris qui déjà commençaient à préparer le déménagement. José Arcadio Buendia ne sut jamais exactement à quel moment, ni en vertu de quelles forces contraires ses plans furent bientôt pris dans un brouillamini de mauvais prétextes, de contre-temps et d'échappatoires, jusqu'à se changer en illusion pure et simple. Ursula l'observa avec une innocente sollicitude, et alla même jusqu'à éprouver pour lui un peu de pitié, ce matin où elle le trouva dans le cabinet du fond en train de remâcher ses rêves de déménagement tout en remettant dans leurs caisses respectives les objets qui composaient le laboratoire. Elle le laissa finir. Elle le laissa clouer les caisses et mettre ses initiales dessus avec un gros pinceau trempé dans l'encre, sans lui adresser aucun reproche, mais sachant qu'il n'ignorait déjà plus (elle le lui avait entendu dire dans ses monologues à voix basse) que les hommes du village ne le seconderaient en rien dans son entreprise. Ce n'est que lorsqu'il commença à démonter la porte de son cabinet qu'Ursula se risqua à lui en demander la raison, et il lui répondit avec une amertume qui n'était pas feinte : « Puisque personne ne veut partir, nous irons tout seuls. » Ursula ne s'émut pas pour autant.

– Nous ne nous en irons pas, dit-elle. Nous resterons ici parce que c'est ici que nous avons eu un enfant.

– Nous n'avons pas encore eu de mort, répliqua-t-il. On n'est de nulle part tant qu'on n'a pas un mort dessous la terre.

Ursula lui répondit avec une douce fermeté :

– S'il faut que je meure pour que vous demeuriez ici, je mourrai.

José Arcadio Buendia ne croyait pas la volonté de sa femme aussi inflexible. Il essaya de la séduire en lui ouvrant les trésors de son imagination, en lui promettant un monde extraordinaire où il suffisait de verser sur le

sol des liquides magiques pour que les plantes donnassent des fruits à volonté, et où l'on vendait à bas prix toutes sortes d'appareils à supprimer la douleur. Mais Ursula fut insensible à la pénétration de ses vues.

– Au lieu de continuer à penser à toutes ces histoires à dormir debout, tu ferais mieux de t'occuper de tes enfants, répliqua-t-elle. Regarde-les donc, abandonnés à la grâce de Dieu, de vrais ânes.

José Arcadio Buendia prit au pied de la lettre les paroles de sa femme. Il regarda par la fenêtre et vit les deux gosses pieds nus dans le jardin ensoleillé, et il eut l'impression qu'à cet instant seulement ils commençaient vraiment d'exister, comme mis au monde par les adjurations d'Ursula. Quelque chose se produisit alors en lui ; quelque chose de mystérieux et de définitif qui l'arracha à son existence présente et le fit dériver à travers une contrée inexplorée de la mémoire. Tandis qu'Ursula se remettait à balayer la maison qu'elle était sûre, à présent, de ne jamais abandonner de tout le restant de sa vie, il continua à s'absorber dans la contemplation des enfants, le regard fixe, tant et si bien que ses yeux se mouillèrent et qu'il dut les essuyer du revers de la main, avant de pousser un profond soupir de résignation.

– Bien, fit-il. Dis-leur de venir m'aider à vider les caisses.

José Arcadio, l'aîné des enfants, avait quatorze ans passés. Il avait une tête carrée, les cheveux hirsutes et le caractère têtu de son père. Bien qu'il se développât aussi rapidement et acquît une vigueur physique comparable à la sienne, déjà il était devenu évident, à l'époque, qu'il manquait d'imagination. Il fut conçu et mis au monde durant la pénible traversée de la sierra, avant la fondation de Macondo, et ses parents remercièrent le ciel en constatant à la naissance que son corps ne comportait aucune partie animale.

Aureliano, le premier être humain qui fût né à Macondo, allait avoir six ans en mars. Il était silencieux et timide. Il avait pleuré dans le ventre de sa mère et

était né avec les yeux ouverts. Tandis qu'on coupait le cordon ombilical, il remuait la tête de droite et de gauche, repérant chaque objet qui se trouvait dans la chambre et dévisageant les gens présents avec curiosité mais sans paraître le moins du monde étonné. Bientôt, indifférent à ceux qui s'approchaient pour l'examiner, il concentra toute son attention sur le toit de palmes qui paraissait sur le point de s'effondrer sous la violence terrible de la pluie. Ursula n'eut plus l'occasion de se rappeler l'intensité de ce regard jusqu'au jour où le petit Aureliano, alors âgé de trois ans, fit son entrée dans la cuisine au moment où elle retirait du feu et posait sur la table une marmite de bouillon brûlant. L'enfant, hésitant sur le pas de la porte, dit : « Elle va tomber. » La marmite était bien posée au milieu de la table, mais à peine l'enfant eut-il émis sa prophétie qu'elle amorça un mouvement imperturbable en direction du bord, comme sous l'effet d'un dynamisme intérieur, et se fracassa sur le sol. Ursula, alarmée, raconta cet épisode à son mari, mais celui-ci l'interpréta comme un phénomène tout à fait naturel. Ainsi resta-t-il indéfiniment étranger à l'existence de ses enfants, en partie parce qu'il considérait l'enfance comme une période de débilité mentale, et également parce que lui-même se trouvait toujours trop absorbé par ses propres spéculations chimériques.

Cependant, depuis cet après-midi où il demanda aux enfants de l'aider à déballer les différents objets de son laboratoire, il leur consacra le meilleur de son temps. Dans le repaire de son cabinet dont les murs s'étaient peu à peu couverts de cartes invraisemblables et de fabuleux graphiques, il leur apprit à lire, à écrire et à compter, et leur parla des merveilles du monde, non seulement dans les limites de ses propres connaissances, mais forçant celles de son imagination jusqu'au comble du fantastique. C'est ainsi que les enfants finirent par apprendre que dans l'extrême sud de l'Afrique vivaient des hommes si intelligents et si pacifiques que leur unique passe-temps était de s'asseoir et méditer, et qu'il était possible de traverser à pied la

mer Egée en sautant d'une île sur l'autre jusqu'au port de Salonique. Ces exposés hallucinants demeurèrent tellement gravés dans la mémoire des enfants que, bien des années plus tard, une seconde avant que l'officier des troupes régulières ne lançât l'ordre de tirer au peloton d'exécution, le colonel Aureliano Buendia eut le temps de revivre ce doux après-midi de mars où son père interrompit la leçon de physique et resta soudain médusé, la main en l'air, le regard fixe, prêtant l'oreille, dans le lointain, aux fifres, aux tambourins et aux grelots des gitans qui revenaient une fois de plus au village pour exhiber la dernière et ahurissante découverte des savants de Memphis.

C'étaient de nouveaux gitans. De jeunes hommes et de jeunes femmes qui ne parlaient que leur propre langue, spécimens splendides à la peau huilée, aux mains pensives, dont les danses et la musique semèrent par les rues une si folle allégresse qu'on eût dit le village en émeute, avec leurs perroquets bariolés qui récitaient des romances italiennes, et la poule qui pondait un cent d'œufs en or au son du tambourin, et le fagotin qui devinait ce qu'on avait en tête, et la machine à tout faire qui servait en même temps à coudre les boutons et à calmer la fièvre, et l'appareil à oublier les mauvais souvenirs, et l'emplâtre pour passer son temps à ne rien faire, et un millier d'autres inventions, si ingénieuses et insolites que José Arcadio Buendia aurait voulu inventer une machine à se souvenir de tout pour pouvoir n'en oublier aucune. Ils métamorphosèrent le village en un rien de temps. Les habitants de Macondo se sentirent tout à coup perdus dans leurs propres rues, abasourdis par cette fête grouillante et criarde.

Tenant un enfant à chaque main pour ne pas les perdre dans la cohue, heurtant au passage des saltimbanques aux dents couvertes d'or et des jongleurs à six bras, suffoquant à cause des odeurs mêlées de fumier et de santal qu'exhalait la foule, José Arcadio Buendia marchait comme un fou, cherchant partout Melquiades afin qu'il lui révélât

les innombrables secrets de ce prodigieux cauchemar. Il s'adressa à plusieurs gitans qui ne comprirent rien à sa langue. Il finit par se diriger vers l'endroit où Melquiades avait coutume de planter sa tente, et tomba sur un Arménien taciturne qui vantait en espagnol un élixir pour devenir invisible. Il avait avalé d'un trait une pleine coupe de cette substance ambrée quand José Arcadio Buendía, brutalement, se fraya un passage à travers le groupe qui assistait bouche bée au spectacle, et parvint à poser sa question. Le gitan l'enveloppa de son regard terne avant de se trouver réduit à une flaque de goudron fumante et malodorante sur laquelle continuèrent à flotter les résonances de sa réponse : « Melquiades est mort. » Sous le coup de cette nouvelle, José Arcadio Buendía demeura comme pétrifié, essayant de dominer la peine qu'il ressentait, jusqu'à ce que les gens attroupés se fussent dispersés en réclamant d'autres tours, et que la flaque de l'Arménien taciturne se fût complètement évaporée. Plus tard, d'autres gitans lui confirmèrent que Melquiades avait en effet succombé aux fièvres dans les dunes de Singapour et que son corps avait été jeté dans la mer de Java à l'endroit où elle est la plus profonde. Quant aux enfants, ils n'avaient cure de cette nouvelle. Ils s'étaient mis dans la tête que leur père les emmènerait voir la merveilleuse invention des savants de Memphis, annoncée à l'entrée d'une tente qui, selon les mêmes dires, avait appartenu au roi Salomon. Ils insistèrent tellement que José Arcadio Buendía paya les trente réaux et les conduisit jusqu'au centre de la tente où se tenait un géant au torse velu et au crâne rasé, un anneau de cuivre passé dans le nez et une lourde chaîne à la cheville, promu à la garde d'un coffre de pirate. Dès que le géant en eut soulevé le couvercle, le coffre laissa échapper un souffle glacé. À l'intérieur, on ne voyait qu'un énorme bloc translucide renfermant une infinité d'aiguilles sur lesquelles venaient exploser en étoiles multicolores les clartés du couchant. Interloqué, n'ignorant pas que les enfants attendaient de lui une explication immédiate, José Arcadio Buendía se risqua à murmurer :

- C'est le plus gros diamant du monde.
- Non, corrigea le gitan. C'est de la glace.

Sans comprendre, José Arcadio Buendia tendit la main vers le bloc mais le géant arrêta son geste. « Cinq réaux de plus pour toucher », lui dit-il. José Arcadio Buendia paya et put alors poser la main sur la glace, et l'y laissa plusieurs minutes, le cœur gonflé de joie et de crainte à la fois au contact même du mystère. Ne sachant que dire, il paya dix autres réaux pour permettre aux enfants de connaître cette prodigieuse expérience. Le petit José Arcadio refusa d'y toucher. Aureliano, en revanche, fit un pas en avant, posa la main dessus et la retira aussitôt : « C'est bouilliant ! » s'exclama-t-il avec frayeur. Mais son père n'y prêta aucune attention. En extase devant cet authentique prodige, il se laissait aller pour le moment à oublier l'échec de ses délirantes entreprises et le cadavre de Melquiades livré en pâture aux calmars. Il paya cinq autres réaux et, la main posée sur le bloc de glace, comme un témoin prête serment sur les Saintes Écritures, il s'écria :

- Voici la grande invention de notre époque.

Quand, au xvi^e siècle, le corsaire Francis Drake attaqua Riohacha, l'arrière-grand-mère d'Ursula fut tellement épouvantée par le tocsin et les coups de canon qu'elle perdit la tête et s'assit en plein sur un fourneau allumé. Les brûlures en firent une épouse inutile pour le restant de ses jours. Elle ne pouvait s'asseoir que de biais, calée sur des coussins, et quelque chose d'étrange dut lui rester dans sa façon de marcher car jamais plus on ne la vit déambuler en public. Elle renonça à toutes sortes d'habitudes et de rapports sociaux, obsédée par l'idée que son corps dégageait une odeur de roussi. L'aube la surprenait dans le patio, n'osant dormir car elle rêvait que les Anglais rentraient par la fenêtre de sa chambre avec leurs chiens féroces pour l'attaque, et la soumettaient à de honteux supplices à l'aide de fers portés au rouge. Son mari, commerçant aragonais dont elle avait eu deux fils, cherchant le moyen d'apaiser ses frayeurs, dilapida la moitié de sa boutique en médecines et distractions. Il finit par liquider son fonds et emmena sa famille vivre loin de la mer, dans un pauvre hameau d'Indiens pacifiques situé sur les contreforts de la sierra, où il édifia pour sa femme une chambre sans fenêtres afin que les pirates de ses cauchemars ne pussent y pénétrer.

Dans ce hameau retiré vivait depuis fort longtemps un créole planteur de tabac, don José Arcadio Buendia, avec lequel l'arrière-grand-père d'Ursula monta une affaire si

prospère qu'en peu d'années leur fortune fut faite. Des siècles plus tard, l'arrière-petit-fils du créole épousa l'arrière-petite-fille de l'Aragonais. Voilà pourquoi, chaque fois que les folies de son mari la faisaient sortir de ses gonds, Ursula sautait trois siècles d'événements fortuits en arrière et maudissait l'heure où Francis Drake attaqua Riohacha. Ce n'était qu'un simple moyen de se soulager car, à la vérité, ils étaient unis jusqu'à leur mort par un lien plus solide que l'amour : un commun remords de conscience. Ils étaient cousins l'un de l'autre. Ensemble ils avaient grandi dans l'ancien hameau dont leurs ancêtres respectifs avaient fait, par leur travail et leurs règles de vie, un des meilleurs villages de la province. Bien qu'on eût pu prévoir depuis leur venue au monde qu'ils deviendraient mari et femme, du jour où ils firent part de leur intention de se marier, leurs propres parents s'efforcèrent d'y mettre le holà. Ils craignaient que ces deux rameaux parfaitement sains de deux lignées séculièrement entrecroisées ne connussent la honte d'engendrer des iguanes. Il y avait un précédent abominable. Une tante d'Ursula, mariée à un oncle de José Arcadio Buendia, eut un fils qui porta toute sa vie des pantalons flottants aux jambes réunies en une seule, et qui mourut, vidé de tout son sang, après quarante-deux ans d'existence dans le plus pur état de virginité, car il était né et avait grandi pourvu d'une queue cartilagineuse en forme de tire-bouchon avec une touffe de poils au bout. Une queue de cochon qu'au grand jamais il ne laissa voir à aucune femme, et qui lui coûta la vie le jour où un ami boucher s'offrit à la lui couper d'un coup de hachoir. José Arcadio Buendia, avec l'insouciance de ses dix-neuf ans, résolut le problème en une simple phrase : « Peu m'importe d'avoir des petits cochons pourvu qu'ils parlent. » C'est ainsi qu'ils se marièrent et la fête, avec fanfare et feu d'artifice, dura trois jours. Dès lors ils auraient pu vivre heureux si sa mère n'avait terrorisé Ursula avec toutes sortes de prédictions sinistres concernant sa descendance, au point d'obtenir

qu'elle se refusât à consommer le mariage. De peur que son robuste et ardent mari ne profitât de son sommeil pour la violer, Ursula, avant de se coucher, enfilait un pantalon grossier que sa mère lui avait taillé dans de la toile à voiles, renforcé par un système de courroies entrecroisées qui se fermait par-devant à l'aide d'une grosse boucle en fer. Ainsi vécurent-ils plusieurs mois. Dans la journée, il paissait ses coqs de combat tandis qu'elle brodait sur son métier en compagnie de sa mère. La nuit venue, ils luttèrent pendant des heures avec un déchaînement de violence qui paraissait déjà tenir lieu entre eux de rapports amoureux, jusqu'à ce que l'opinion publique vînt à flairer quelque chose d'anormal dans les événements en cours et que le bruit courût qu'au bout d'un an de mariage, Ursula était toujours vierge, parce que son mari était impuissant. José Arcadio Buendia fut le dernier à connaître la rumeur.

– Tu vois, Ursula, tout ce que racontent les gens, dit-il à sa femme sur un ton très calme.

– Laisse-les parler, répondit-elle. Nous savons bien, l'un et l'autre, que ça n'est pas vrai.

Aussi la situation demeura-t-elle inchangée pendant six autres mois, jusqu'à ce dimanche tragique au cours duquel José Arcadio Buendia remporta un combat de coqs sur Prudencio Aguilar. Hors de lui, rendu furieux par le spectacle de sa bête en sang, l'homme qui avait perdu se détourna de José Arcadio Buendia pour permettre à tout le monde d'entendre ce qu'il avait à lui dire :

– Félicitations ! s'écria-t-il. Voyons si ce coq va enfin combler ta femme.

José Arcadio Buendia, l'air serein, ramassa son coq. «Je reviens de suite», lança-t-il à la cantonade. Puis à Prudencio Aguilar en particulier :

– Quant à toi, cours chez toi te chercher une arme, car je vais te tuer.

Lui-même revint au bout de dix minutes avec la lance récidiviste de son grand-père. À la porte de l'enclos de

combats de coqs, où se trouvait rassemblée la moitié du village, Prudencio Aguilar l'attendait. Il n'eut pas le temps de se défendre. Projetée avec la force d'un taureau et la même adresse, la même sûreté qui avaient permis au premier Aureliano Buendia d'exterminer tous les tigres de la région, la lance de José Arcadio Buendia lui passa au travers de la gorge. Ce soir-là, tandis qu'on veillait le cadavre sur les lieux du combat, José Arcadio Buendia fit irruption dans sa chambre au moment où sa femme enfilait son pantalon de chasteté. Pointant la lance dans sa direction, il lui ordonna : « Ôte ça ! » Ursula ne douta pas de la détermination de son mari.

– Ce qui arrivera, tu l'auras voulu, murmura-t-elle.

José Arcadio Buendia planta sa lance dans le sol de terre battue.

– Si tu dois mettre bas des iguanes, nous élèverons des iguanes, répondit-il. Mais plus personne ne mourra à cause de toi dans ce village.

C'était une belle nuit de juin, l'air était frais, la lune brillait ; ils restèrent à batifoler dans leur lit jusqu'à l'aube, indifférents au vent qui rentrait dans la chambre et portait jusqu'à eux les pleurs de la famille de Prudencio Aguilar.

L'affaire fut classée comme duel d'honneur mais il leur resta à tous deux mauvaise conscience. Une nuit qu'elle ne pouvait trouver le sommeil, Ursula sortit boire un peu d'eau dans le patio et aperçut Prudencio Aguilar près de la grande cruche. Il était livide, avec une expression de profonde tristesse, et essayait de boucher avec un tampon de spart le trou qu'il avait dans la gorge. Il ne lui fit pas peur, mais plutôt pitié. Elle regagna sa chambre pour raconter ce qu'elle avait vu à son époux qui n'y attacha aucune importance. « Les morts ne reviennent pas, dit-il. Ce qu'il y a, c'est que nous n'en pouvons plus avec ce poids sur la conscience. » Deux nuits plus tard, Ursula vit à nouveau Prudencio Aguilar dans les bains, lavant avec le tampon de spart le sang coagulé à son cou. Une autre nuit, elle le vit se promener sous la pluie. Excédé par les hallucinations de sa femme, José Arcadio Buendia sortit dans le

patio, armé de sa lance. Le mort était là avec la même expression de tristesse.

– Va-t'en au diable ! lui cria José Arcadio Buendia. Autant de fois tu reviendras, autant de fois je te tuerai à nouveau.

Prudencio Aguilar ne partit pas et José Arcadio Buendia n'osa pas lui jeter sa lance. Dès lors il ne connut plus de repos. L'immense détresse avec laquelle le mort l'avait regardé sous la pluie, la profonde nostalgie qu'il avait du monde des vivants, son anxiété quand il parcourait la maison à la recherche d'un peu d'eau pour humecter son tampon de spart, ne laissaient pas de l'obséder. « Il doit beaucoup souffrir, disait-il à Ursula. On voit qu'il se sent très seul. » Ursula était si attendrie que la fois suivante où elle vit le mort soulever le couvercle des marmites posées sur le fourneau, elle comprit ce qu'il cherchait et à partir de ce moment disposa des bols pleins d'eau dans toute la maison. Une nuit où il le trouva en train de laver ses blessures dans sa propre chambre, José Arcadio Buendia ne put résister davantage.

– C'est bien, Prudencio, lui dit-il. Nous nous en irons de ce village, le plus loin que nous pourrons, et nous n'y remettrons jamais les pieds. Maintenant tu peux partir tranquille.

C'est ainsi qu'ils entreprirent la traversée de la sierra. Plusieurs amis de José Arcadio Buendia, jeunes comme lui, tentés par l'aventure, abandonnèrent leur maison et emmenèrent avec eux femmes et enfants vers cette terre qui ne leur avait été promise par personne. Avant de partir, José Arcadio Buendia enterra la lance dans le patio et égorgea l'un après l'autre ses magnifiques coqs de combat, confiant que, de cette manière, il assurait un peu de repos à Prudencio Aguilar. Ursula n'emporta guère qu'une malle avec son trousseau de jeune mariée, quelques ustensiles domestiques et le petit coffret renfermant les pièces d'or qu'elle avait héritées de son père. Ils ne se tracèrent aucun itinéraire précis. Ils s'efforçaient simplement de progresser en sens opposé de la route

Riohacha afin de ne pas laisser de traces et de ne rencontrer personne de connaissance. Ce fut une expédition absurde. Au bout de quatorze mois, l'estomac ravagé par la chair de ouistiti et le bouillon de couleuvres, Ursula donna le jour à un fils dont toutes les parties du corps étaient humaines. Elle avait fait la moitié du chemin dans un hamac suspendu à un bâton que deux hommes portaient sur l'épaule, car ses jambes avaient monstrueusement enflé et leurs varices crevaient comme des bulles. Bien qu'ils fissent peine à voir avec leurs ventres ballonnés et leurs yeux mourants, les enfants résistèrent mieux que leurs parents au voyage qui s'avéra pour eux, la plupart du temps, une source d'amusement. Un matin, après bientôt deux ans de marche, ils furent les premiers mortels à découvrir le versant occidental de la sierra. Depuis le sommet perdu dans les nuages, ils contemplèrent l'immense surface aquatique du grand marigot qui s'étendait jusqu'à l'autre bout du monde. Mais ils ne rencontrèrent jamais la mer. Une nuit, après avoir erré pendant des mois dans une zone de bourbiers, loin déjà des derniers indigènes croisés en chemin, ils campèrent au bord d'une rivière caillouteuse dont les eaux ressemblaient à un torrent de verre gelé. Des années plus tard, pendant la seconde guerre civile, le colonel Aureliano Buendia essaya d'emprunter ce même chemin pour attaquer Riohacha par surprise, mais au bout de six jours de marche, il comprit que c'était de la folie. Cependant, cette nuit où ils campèrent près de la rivière, la petite troupe de compagnons de son père avait un air de naufragés perdus corps et biens, mais son effectif s'était accru pendant la durée de l'expédition et chacun se sentait tout disposé (ce qui arriva) à mourir de vieillesse. José Arcadio Buendia, cette nuit-là, rêva qu'en ce lieu s'élevait une cité pleine d'animation avec des maisons dont les murs étaient faits de miroirs. Il demanda quelle était cette ville et on lui répondit par un nom qu'il n'avait jamais entendu prononcer, qui n'avait aucune signification mais qui trouva dans son rêve une résonance surna-

turelle : Macondo. Le lendemain, il persuada ses hommes qu'ils ne rencontreraient jamais la mer. Il leur ordonna d'abattre des arbres pour dégager une clairière à proximité du cours d'eau, à l'endroit de la rive où il faisait le plus frais, et ils y fondèrent le village.

José Arcadio Buendia resta sans parvenir à expliquer son rêve de maisons aux murs faits de miroirs, jusqu'au jour où il fit connaissance avec la glace. Il crut alors en comprendre la signification profonde. Il pensa que, dans un proche avenir, on pourrait fabriquer des blocs de glace sur une grande échelle, partant d'une matière première aussi commune que l'eau, et en construire les nouvelles maisons du village. Macondo cesserait d'être cette localité torride où charnières et verrous se tordaient à cause de la chaleur, pour se métamorphoser en station hivernale. S'il ne donna pas suite aux tentatives qu'il fit pour aménager une fabrique de glace, c'est qu'il était alors absolument passionné par l'éducation de ses fils, en particulier d'Aureliano qui, d'emblée, avait montré de rares dispositions pour l'alchimie. Le laboratoire avait été dépoussiéré. Relisant les notes de Melquiades, à présent en toute sérénité, sans cette exaltation qu'engendre la nouveauté, ils passèrent de longues séances à essayer patiemment de séparer l'or d'Ursula des débris charbonneux collés au fond du chaudron. C'est à peine si le jeune José Arcadio eut part à ces travaux. Cependant que son père n'avait d'yeux et de pensées que pour son athanor, son entêté de fils aîné, qui fut toujours trop grand pour son âge, se transformait en un adolescent gigantesque. Sa voix changea. Sa lèvre s'ombra d'un duvet naissant. Un soir, Ursula pénétra dans la chambre alors qu'il se déshabillait pour se mettre au lit ; elle éprouva un sentiment mêlé de honte et de pitié : c'était, après son mari, le premier homme qu'elle voyait nu, et il était si bien équipé pour la vie qu'il lui parut anormal. Ursula, enceinte pour la troisième fois, connut de nouveau ses affres de jeune mariée.

Vers cette époque venait à la maison une femme enjouée, effrontée, provocante, qui aidait aux travaux

ménagers et savait lire l'avenir dans les cartes. Ursula lui parla de son fils. Elle pensait que la disproportion dont il se trouvait affecté était quelque chose d'aussi contre-nature que la queue de cochon du cousin. La femme éclata d'un rire franc et sonore qui se répercuta dans toute la maisonnée comme une volée de cristal. « Au contraire, dit-elle. Il sera heureux. » Pour confirmer ses dires, elle apporta son jeu de cartes à la maison, quelques jours plus tard, et s'enferma avec José Arcadio dans une réserve à grains attenante à la cuisine. Elle étala ses cartes avec beaucoup de calme sur un vieil établi de menuisier, parlant de choses et d'autres tandis que le garçon attendait à ses côtés, plus ennuyé qu'intrigué. Soudain elle tendit la main et le toucha. « Quel phénomène ! » fit-elle, sincèrement effrayée, et c'est tout ce qu'elle trouva à dire. José Arcadio sentit ses os se remplir d'écume, il fut saisi d'une peur languide et d'une terrible envie de pleurer. La femme ne lui fit aucune avance. Mais José Arcadio ne cessa de la rechercher toute la nuit dans l'odeur de fumée qu'exhalaient ses aisselles et dont sa propre peau était restée imprégnée. Il aurait voulu ne pas la quitter d'une seconde, il aurait voulu qu'elle fût sa mère, ne plus jamais sortir du grenier, et qu'elle lui dît quel phénomène !, qu'elle le touchât à nouveau et lui redît quel phénomène ! Un beau jour, il n'y tint plus et s'en fut la trouver chez elle. La visite qu'il lui rendit fut étrangement protocolaire : il resta assis au salon sans prononcer une parole. Sur le moment, il ne la désirait plus. Il la revoyait différente, tout à fait étrangère à l'image qu'inspirait son odeur, comme si c'eût été une autre. Il but son café et quitta la maison déprimé. La nuit venue, dans les phantasmes de l'insomnie, il fut pris de transes violentes et la désira de nouveau, ne l'aimant plus comme il l'avait connue au grenier, mais comme elle lui était apparue cet après-midi-là.

Au bout de quelques jours, sans crier gare, la femme l'appela chez elle où elle se trouvait seule avec sa mère, et

le fit entrer dans la chambre à coucher sous prétexte de lui apprendre un tour de cartes. Elle se mit alors à le toucher avec tant de privauté qu'il ressentit de la déception après le premier tressaillement et éprouva plus de peur que de plaisir. Elle lui demanda de venir la chercher le soir même. Il accepta pour se tirer d'affaire, mais sachant qu'il serait incapable de se rendre à son invite. Pourtant, cette nuit-là, dans son lit brûlant, il comprit qu'il devait aller la retrouver alors même qu'il ne s'en sentait pas capable. Il s'habilla à tâtons, prêtant l'oreille, dans le noir, au souffle régulier de son frère, à la toux sèche de son père dans la chambre voisine, à l'asthme des poules dans le patio, au bourdonnement des moustiques, aux battements exagérés de son cœur, au grouillement amplifié du monde auquel il n'avait jamais prêté attention jusque-là, et sortit dans la rue endormie. Il souhaitait de toute son âme que la barre fût mise à la porte et qu'elle ne fût pas seulement poussée comme convenu. Mais la porte était ouverte. Il y appuya l'extrémité de ses doigts et les gonds laissèrent échapper une plainte lugubre et modulée dont il ressentit la résonance glacée jusque dans ses entrailles. Dès l'instant où il se fut infiltré de biais à l'intérieur, tâchant de ne pas faire de bruit, il reconnut l'odeur. Il se trouvait pour le moment dans la petite pièce où les trois frères de la jeune femme suspendaient leurs hamacs dans une position qu'il ignorait et ne pouvait déterminer dans les ténèbres, si bien qu'il lui fallait la traverser à tâtons, pousser la porte de la chambre et, arrivé là, bien s'orienter de façon à ne pas se tromper de lit. Il y parvint. Il buta d'abord contre les cordes des hamacs fixés plus bas qu'il ne l'avait supposé, et un homme qui ronflait jusqu'alors se retourna dans son sommeil et murmura avec une sorte de désenchantement : « C'était mercredi... » En poussant la porte de la chambre, il ne put l'empêcher de racler le sol mal nivelé. Brusquement, dans l'obscurité la plus complète, il comprit avec une infinie nostalgie qu'il était totalement désorienté. Dans cette chambre exigüe dormaient la mère, une autre fille avec

son mari et ses deux enfants, et la femme qui peut-être ne l'attendait pas. Il aurait pu se guider à l'odeur si cette odeur n'avait flotté dans toute la maison, si trompeuse et en même temps précise, comme elle était restée imprégnée dans sa propre peau. Il demeura un long moment immobile, ahuri, à se demander comment il avait fait pour en arriver à un désarroi si profond, quand une main aux cinq doigts écartés, tâtonnant dans le noir, lui heurta le visage. Il n'en fut pas autrement surpris car, inconsciemment, c'était bien ce qu'il attendait. Il s'abandonna alors à cette main et, dans un terrible état d'épuisement, se laissa conduire en un endroit inidentifiable où on lui retira ses vêtements et où on l'envoya bouler comme un sac de pommes de terre, où on vous le retourna sur l'endroit et sur l'envers, dans une nuit insondable où il ne savait comment se défaire de ses bras, quand, déjà, ça ne sentait plus la femme mais l'ammoniac, tandis qu'il essayait de se souvenir de son visage à elle et ne trouvait à se rappeler que le visage d'Ursula, vaguement conscient qu'il était en train de faire quelque chose que, depuis fort longtemps, il souhaitait qu'on lui fît, mais qu'il ne s'était jamais imaginé qu'on lui ferait en réalité, sans trop savoir comment il était en train de le faire car il ne savait où étaient les pieds, où était la tête, et la tête de qui, et de qui les pieds, avec la sensation qu'il ne pouvait résister davantage à la révolte sourde et glaciale de ses reins, et à l'air qui lui ballonnait le ventre, et à la peur, et au désir déraisonnable de fuir et de rester en même temps, à jamais, dans ce silence exaspéré et cette solitude épouvantable.

Elle s'appelait Pilar Ternera. Elle avait fait partie de l'exode dont la fin glorieuse fut la fondation de Macondo, emmenée de force par sa famille afin de l'arracher à l'homme qui l'avait violée à l'âge de quatorze ans et l'aima jusqu'à ce qu'elle en eût vingt-deux, mais qui ne se décida jamais à rendre publique leur situation car il était le bien d'autrui. Il lui promit de la suivre jusqu'au bout du monde, mais plus tard, quand il aurait arrangé ses affaires,

et elle s'était lassée de l'attendre à force de le reconnaître dans les hommes grands et petits, blonds et bruns, dont les cartes lui promettaient la venue de tous les coins du globe, par terre et par mer, pour dans trois jours, dans trois mois ou dans trois ans. Dans son attente, elle avait perdu la vigueur de ses cuisses, la fermeté de ses seins, et l'habitude de la tendresse, mais elle conservait intacte la folie du cœur. La raison dérangée par ce jouet merveilleux, José Arcadio alla le dépister toutes les nuits dans le labyrinthe de la chambre. Il lui arriva de trouver la barre mise à la porte et il cogna à plusieurs reprises, sachant bien que s'il avait eu l'audace de frapper une première fois, il devait continuer jusqu'à la dernière et, au bout d'une attente interminable, elle lui ouvrit. Dans la journée, tombant de sommeil, il jouissait en secret des souvenirs de la nuit précédente. Mais lorsqu'elle venait chez lui, gaie, insouciant, spirituelle et grivoise, il n'avait aucun effort à faire pour dissimuler sa surexcitation car cette femme, dont les explosions de rire faisaient peur aux pigeons, n'avait rien de commun avec cette puissance invisible qui lui apprenait à retenir sa respiration et à contrôler les battements de son cœur, et lui avait permis de comprendre pourquoi les hommes ont peur de la mort. Il s'était tellement renfermé en lui-même qu'il ne saisit même pas la raison de l'allégresse générale lorsque son père et son frère eurent ameuté toute la maison par l'annonce qu'ils étaient parvenus à réduire les débris métalliques et à isoler l'or d'Ursula.

En effet, après des journées de lutte patiente et complexe, ils avaient réussi. Ursula était tout heureuse et alla même jusqu'à remercier Dieu d'avoir créé l'alchimie, cependant que les gens du village se pressaient dans le laboratoire où on leur servit de la confiture de goyave avec des petits biscuits, pour célébrer le prodige, et que José Arcadio Buendia leur laissait voir le creuset contenant l'or récupéré, comme s'il venait de l'inventer. À force de le montrer à chacun, il finit par se trouver nez à nez avec son fils aîné qui, ces derniers temps, n'avait pour ainsi dire plus mis les pieds au laboratoire. Il lui

plaça sous les yeux la masse solidifiée, d'aspect jaunâtre, et lui demanda : « Qu'est-ce que tu en penses ? » José Arcadio répondit en toute franchise :

– C'est de la crotte de chien.

Du revers de la main, son père lui appliqua sur la bouche un coup violent qui fit jaillir le sang et les larmes. Cette nuit-là, Pilar Ternera posa sur sa figure enflée des compresses d'arnica, tâtonnant dans le noir pour se servir du flacon et du coton, et, voulant l'aimer sans réveiller son mal, lui fit tout ce qu'il voulut sans lui demander de bouger. Ils parvinrent à un tel degré d'intimité dans leurs rapports que, peu après, sans même s'en rendre compte, l'un et l'autre se laissaient aller à murmurer :

– Je veux être seul avec toi, lui disait-il. Un de ces jours, je vais tout raconter à tout le monde, et fini le temps où il fallait se cacher !

Elle n'entreprit pas de le calmer.

– Ce serait bon, répondit-elle. Une fois seuls, nous laisserons la lampe allumée pour bien nous regarder faire, et je pourrai crier tout ce que je voudrai sans que personne ne vienne s'en mêler, et tu me diras à l'oreille toutes les cochonneries qui te passeront par la tête.

Cette conversation, la cuisante rancune qu'il ressentait à l'égard de son père, et l'éventualité imminente d'un amour sans retenue, lui inspirèrent une confiante hardiesse. Spontanément, sans s'y préparer d'aucune manière, il raconta tout à son frère.

Au début, le petit Aureliano ne voyait guère que le danger, l'énorme marge de risque que comportaient les aventures de son frère, mais il ne parvenait pas à imaginer ce que l'objectif en question avait d'irrésistible. Peu à peu il se laissa gagner par la même fièvre. Il se faisait raconter chaque péripétie dans le détail, allait jusqu'à éprouver la souffrance et le plaisir de son frère, et se sentait rempli de crainte et de bonheur à la fois. Il l'attendait éveillé jusqu'à l'aube, dans le lit désert qu'on aurait dit tapissé de charbons ardents, puis tous deux restaient sans dormir, à parler jusqu'à l'heure de se lever, si bien que l'un et

l'autre ne tardèrent pas à souffrir de la même apathie, à témoigner d'un semblable mépris pour l'alchimie et le savoir de leur père, et à trouver refuge dans la solitude. « Ces enfants marchent comme des ahuris, disait Ursula. Ils doivent avoir des vers. » Elle leur prépara une répugnante décoction de patte d'oie pilée que tous deux absorbèrent avec un stoïcisme inattendu, et qui les fit s'asseoir en chœur sur leur pot respectif onze fois dans la même journée, jusqu'à expulser quelques parasites roses qu'ils montrèrent à tous avec jubilation, car ils leur permettaient de détourner les soupçons d'Ursula de la véritable origine de leur distraction et de leur langueur. Ainsi, non seulement Aureliano pouvait s'entendre raconter les expériences de son frère, mais il avait loisir de les vivre comme si elles lui fussent arrivées ; un jour qu'il lui expliquait avec force détails le mécanisme de l'amour, il interrompit son frère pour lui demander : « Qu'est-ce qu'on ressent ? » José Arcadio lui répondit de but en blanc :

– C'est comme un tremblement de terre.

Un jeudi de janvier, à deux heures du matin, naquit Amaranta. Avant que personne ne fît irruption dans la chambre, Ursula l'examina sur toutes les coutures. Elle était lascive et tout humide comme un petit lézard de muraille, mais toutes les parties de son corps étaient humaines. Ce n'est que lorsqu'il sentit la maison pleine de monde qu'Aureliano comprit qu'il y avait du neuf. Profitant de la confusion pour passer inaperçu, il sortit quérir son frère qui avait quitté le lit depuis onze heures du soir, et sa résolution fut si impulsive qu'il ne prit même pas le temps de se demander comment il ferait pour l'attirer hors de la chambre de Pilar Ternera. Il resta plusieurs heures à rôder autour de la maison, sifflant selon le code dont ils avaient convenu, jusqu'à ce que l'approche de l'aube l'obligeât à s'en retourner. Dans la chambre de sa mère, jouant avec la petite sœur qui venait de naître, le visage empreint d'une innocence qui ne faisait guère de doute, il trouva José Arcadio.

Ursula avait à peine observé ses quarante jours de

convalescence quand les gitans revinrent. C'étaient les mêmes saltimbanques et jongleurs qui avaient apporté la glace. À la différence de la tribu de Melquiades, il leur avait fallu peu de temps pour faire la preuve qu'ils n'étaient pas des hérauts du progrès, mais de vulgaires colporteurs d'amusettes. Ainsi, lorsqu'ils apportèrent la glace, ils se gardèrent de la présenter en fonction de son utilité dans la vie des hommes, mais comme une simple curiosité de cirque. Cette fois, entre autres ingénieuses attractions, ils revenaient avec un tapis volant. Là encore, ils ne le montrèrent pas comme un apport fondamental au développement des transports, mais comme un objet d'amusement. Les gens, bien entendu, allèrent déterrer leurs dernières miettes d'or pour bénéficier d'un survol rapide des maisons du village. Profitant de la délicieuse impunité que leur assurait le désordre général, José Arcadio et Pilar connurent quelques heures de liberté. Ils allaient comme deux fiancés bienheureux perdus dans la foule, et ils en arrivèrent même à soupçonner que l'amour pouvait être un sentiment plus posé, plus profond que ce bonheur effréné mais éphémère de leurs nuits clandestines. Pilar, cependant, rompit le charme. Stimulée par l'enthousiasme avec lequel José Arcadio paraissait jouir de sa compagnie, elle ne sut choisir ni son moment ni sa formule et, d'un seul coup, elle lui laissa tomber le monde entier sur la tête : « Maintenant, tu es vraiment un homme », lui dit-elle. Et comme il ne saisissait pas ce qu'elle entendait par là, elle le lui expliqua sans ambages.

– Tu vas avoir un fils.

José Arcadio n'osa plus sortir de chez lui pendant plusieurs jours. Il lui suffisait d'entendre Pilar rire à gorge déployée dans la cuisine pour courir se réfugier au laboratoire où les instruments d'alchimie étaient à nouveau rentrés en action avec la bénédiction d'Ursula. José Arcadio Buendia accueillit avec ravissement son enfant prodigue et l'initia aux recherches qu'il avait enfin entreprises sur la pierre philosophale. Un après-midi, les enfants furent saisis d'admiration à la vue du tapis volant

qui passa, rapide, au niveau de la fenêtre du laboratoire, portant à son bord le pilote gitan et plusieurs enfants du village qui faisaient des signes joyeux de la main, mais José Arcadio Buendía ne regarda même pas dans sa direction : « Laissez-les rêver, dit-il. Nous autres, nous volerons bien mieux qu'eux avec des moyens plus scientifiques que cette misérable couverture. » Malgré l'intérêt qu'il feignait d'y porter, José Arcadio n'entendit jamais rien aux propriétés de l'*œuf philosophique*, qui ne lui paraissait être qu'un flacon défectueux. Il n'arrivait pas à se libérer de ce qui le préoccupait. Il perdit l'appétit et le sommeil, se laissa aller à la mauvaise humeur tout comme son père devant le fiasco d'une de ses entreprises, et il parut si chamboulé que le même José Arcadio Buendía le releva de ses fonctions au laboratoire, croyant qu'il avait pris l'alchimie par trop à cœur. On se doute qu'Aureliano comprit que l'état de désolation de son frère n'avait pas son origine dans la recherche de la pierre philosophale, mais il ne réussit à lui arracher aucune confiance. José Arcadio avait perdu son ancienne spontanéité. De complice et communicatif qu'il avait été, il devint secret, hostile. Jaloux de sa solitude, tenaillé par une rancœur empoisonnée à l'égard du monde, il quitta son lit comme d'habitude, une nuit, non pour se rendre chez Pilar Ternera, mais pour se perdre dans le tumulte de la foire. Après avoir déambulé entre toutes sortes d'attractions sans s'intéresser à aucune, il tomba en arrêt devant quelque chose qui ne faisait pas partie du spectacle : une gitane toute jeune, presque une enfant, accablée sous le poids de ses verroteries, la plus belle femme que José Arcadio eût jamais vue de sa vie. Elle était dans la foule qui assistait à la triste exhibition de l'homme changé en vipère pour avoir désobéi à ses parents.

José Arcadio n'y prêta pas attention. Tandis que se déroulait le tragique interrogatoire de l'homme-vipère, il s'était frayé un chemin à travers la foule jusqu'au premier rang où se tenait la gitane, et s'était posté derrière elle. Il se pressa contre son dos. La jeune fille essaya de

se détacher mais José Arcadio se colla derrière elle avec plus d'insistance. Alors elle le sentit. Elle resta immobile contre lui, tremblante de surprise et de peur, incapable de se rendre à l'évidence, puis finit par tourner la tête et le regarda avec un sourire nerveux. Sur ce, deux gitans replacèrent l'homme-vipère dans sa cage et l'emportèrent à l'intérieur de la tente. Le gitan qui animait le spectacle annonça :

– Et maintenant, mesdames et messieurs, nous allons vous faire assister à la terrible épreuve de la femme condamnée à être décapitée toutes les nuits à cette même heure, pendant cent cinquante ans, pour la punir d'avoir vu ce qu'elle ne devait pas voir.

José Arcadio et la jeune fille n'assistèrent pas à la décapitation. Ils s'en furent sous sa tente à elle, où ils s'embrassèrent avec une impatience fébrile en se libérant de leurs vêtements. La gitane se débarrassa de ses jupes superposées, de ses nombreux cotillons de dentelle amidonnée, de son inutile corset baleiné, de son fardeau de verroteries, si bien qu'il ne resta pratiquement plus rien d'elle. C'était une grenouille fluette aux seins naissants et aux jambes si maigres qu'elles n'atteignaient pas en diamètre les bras de José Arcadio, mais elle faisait preuve d'une décision et d'une chaleur qui compensaient sa chétivité. Cependant, José Arcadio se trouvait empêché de la payer de retour car ils étaient dans une espèce de tente qui n'avait rien de privé, où les gitans passaient avec leurs accessoires de cirque et réglaient leurs affaires, ou s'arrêtaient même près du lit pour jouer aux dés. La lampe pendue au poteau central éclairait tout l'intérieur. Entre deux caresses, José Arcadio s'allongea sur le lit, tout nu, ne sachant trop que faire, tandis que la jeune fille essayait de ranimer ses ardeurs. Une gitane aux chairs plantureuses fit peu après son entrée, accompagnée d'un homme qui ne faisait pas partie de la tribu, mais n'appartenait pas non plus au village, et tous deux commencèrent à se dévêtir au pied du lit. La femme jeta incidemment un coup d'œil sur José Arcadio et se mit à examiner avec

une sorte de ferveur pathétique son magnifique animal au repos :

– Eh bien, mon garçon, s'exclama-t-elle, que Dieu te la préserve !

La compagne de José Arcadio les pria de les laisser tranquilles et le couple se coucha par terre, tout contre le lit. La passion des autres ranima la fièvre de José Arcadio. Au premier attouchement, les os de la jeune fille parurent se désarticuler avec un craquement épouvantable comme celui d'une boîte à dominos, et sa peau fondit en suées livides, et ses yeux se remplirent de larmes et tout son corps laissa échapper une plainte lugubre et une vague odeur de vase. Mais elle supporta le choc avec une force de caractère et une vaillance admirables. José Arcadio se sentit alors porté dans les airs jusqu'à un état d'inspiration séréphique où son cœur emballé se fit la source de tendres obscénités qui entraient dans les oreilles de la jeune fille et lui ressortaient par la bouche, traduites en sa propre langue. On était jeudi. Dans la nuit du samedi, José Arcadio se noua un chiffon rouge sur la tête et partit avec les gitans.

Lorsque Ursula découvrit son absence, elle le chercha dans tout le village. Là où les gitans avaient démonté leur campement, il n'y avait plus guère qu'une traînée de détritrus entre les cendres encore fumantes des foyers éteints. Quelqu'un qui passait par là, fouillant les ordures en quête de quelque verroterie, confia à Ursula qu'il avait vu son fils, la nuit précédente, dans la cohue des gens du spectacle, poussant une charrette avec la cage de l'homme-vipère. « Il s'est fait gitan ! » cria-t-elle à son mari qui n'avait pas donné le moindre signe d'émoi devant cette disparition.

– Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi ! fit José Arcadio Buendia en pilant dans son mortier la matière mille fois pilée et réchauffée et pilée à nouveau. Il apprendra à devenir un homme.

Ursula s'enquit de la direction qu'avaient prise les gitans. Elle continua à se renseigner en suivant le chemin

qu'on lui avait indiqué et, estimant qu'elle avait encore le temps de les rattraper, s'éloigna toujours davantage du village jusqu'à ce qu'elle eût conscience de se trouver si loin qu'il ne lui fallait plus songer à revenir. José Arcadio Buendia ne découvrit l'absence de sa femme qu'à huit heures du soir lorsque, laissant sa matière à réchauffer dans un lit de fumier, il alla voir ce qu'avait la petite Amaranta, enrouée à force de pleurer. En quelques heures, il réunit une petite troupe d'hommes bien équipés, confia Amaranta à une femme qui s'offrit de la nourrir de son lait, et se perdit par des sentiers invisibles sur les pas d'Ursula. Aureliano les accompagnait. À l'aube, des pêcheurs indigènes, dont ils méconnaissaient la langue, leur firent comprendre par signes qu'ils n'avaient vu passer personne. Au bout de trois jours de vaines recherches, ils revinrent au village.

Pendant plusieurs semaines, José Arcadio Buendia se laissa vaincre par la désolation. Il s'occupait comme une mère de la petite Amaranta. Il la baignait, la changeait, l'emmenait chez sa nourrice quatre fois par jour et allait jusqu'à lui chanter, la nuit venue, des airs que jamais Ursula n'avait su lui chanter. Un jour, Pilar Ternera proposa ses services pour effectuer les travaux domestiques en attendant le retour d'Ursula. Aureliano, dont la mystérieuse intuition s'était encore sensibilisée dans le malheur, éprouva comme un éclair de lucidité en la voyant entrer. Dès lors, il fut certain que, de quelque manière inexplicable, c'était elle la responsable de la fugue de son frère, et de la disparition de sa mère qui avait suivi, et il la tourmenta si bien, avec une hostilité silencieuse mais implacable, que la femme ne remit plus les pieds à la maison.

Avec le temps, tout rentra dans l'ordre. José Arcadio Buendia et son fils auraient été bien incapables de préciser à quel moment ils réintégrèrent le laboratoire, secouant la poussière, rallumant l'athanor, rendus une fois de plus à la patiente manipulation de la matière endormie depuis des mois dans son lit de fumier. Amaranta elle-même, cou-

chée dans une corbeille de rotin, observait avec curiosité l'absorbant labeur de son père et de son frère, dans le petit cabinet à l'air raréfié par les vapeurs de mercure. Un beau jour, plusieurs mois après le départ d'Ursula, commencèrent à se produire des choses étranges. Un flacon vide, oublié depuis longtemps dans une armoire, se fit si lourd qu'il fut impossible de le bouger. Une casserole d'eau posée sur la table de travail se mit à bouillir sans feu pendant une demi-heure jusqu'à s'évaporer complètement. José Arcadio Buendía et son fils observaient ces phénomènes avec un ravissement mêlé d'effroi, incapables de se les expliquer mais les interprétant comme des présages de la matière. Un jour, le berceau d'Amaranta se mit à remuer, animé par une impulsion propre, et effectua un tour complet de la chambre à la grande stupéfaction d'Aureliano qui se hâta de l'arrêter. Mais son père se s'émut pas pour autant. Il remit le berceau en place et l'attacha au pied d'une table, convaincu que l'événement attendu était imminent. Ce fut à ce propos qu'Aureliano l'entendit dire :

– Si tu ne crains pas Dieu, crains les métaux.

Tout à coup, presque cinq mois après sa disparition, Ursula fut de retour. Elle revint plus magnifique, plus jeune que jamais, avec des atours nouveaux d'un style inconnu au village. José Arcadio Buendía eut du mal à résister au choc : « C'était bien cela ! s'écriait-il. Je savais que ça devait arriver ! » Et il en était intimement persuadé car, dans ses retraites prolongées, tandis qu'il manipulait la matière, il priait dans le fond de son cœur pour que le prodige attendu ne fût pas la découverte de la pierre philosophale, ni la libération du souffle qui fait vivre les métaux, ni la possibilité de changer en or les charnières et les serrures de la maison, mais ce qui venait juste de se réaliser : le retour d'Ursula. Elle-même, cependant, ne semblait nullement partager son allégresse. Elle lui donna un baiser fort conventionnel, comme si elle ne s'était absentée que depuis une heure, et lui dit :

– Va voir à l'entrée.

L'Aventure de Miguel Littin,
clandestin au Chili

S. Messinger, 1986
et « *Le Livre de poche* », n° 6550

L'Amour au temps du choléra

Grasset, 1987 et 2009
et « *Le Livre de poche* », n° 4349

Le Général dans son labyrinthe

Grasset, 1990
et « *Le Livre de poche* », n° 9650

Des yeux de chien bleu

Grasset, « Les Cahiers rouges », n° 137, 1991

Douze Contes vagabonds

Grasset, 1993
et « *Le Livre de poche* », n° 13747

De l'amour et autres démons

Grasset, 1995 et 2009
et « *Le Livre de poche* », n° 14145

Journal d'un enlèvement

Grasset, 1997
et « *Le Livre de poche* », n° 14625

Six Contes vagabonds

(illustrations de Carme Solé Vendrell)
Grasset Jeunesse, 2002

Vivre pour la raconter

Grasset, 2003
et « *Le Livre de poche* », n° 30538

Mémoire de mes putains tristes

Grasset, 2005
et « *Le Livre de poche* », n° 30608

Je ne suis pas ici pour faire un discours

Grasset, 2012